Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 10

Artikel: Le recueil de Zofingue
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188655

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pè lè Philistins que lâi ont tot barrâ et tot veindu

Lâi avâi surtot on certain agent d'afférès que lâi a fé vairè lè z'étâilès et qu'a fini pè lo tot dépelhi aprés lâi avâi einvoyî dâi mandats dè quiet tapessi onna tsambra et on cabinet. Enfin quiet ! cé grattapapâi avâi étâ on bocon crouïo po Pierrotton, et stuce à quoui lo guignon avâi laissi la malice et la diétâ, ruminâ onna farça po eimbétâ lo philistin.

N'avâi pemin dè béte à l'étrablio, vu que tot avâi étâ barrâ et misâ ; ma tot parâi Pierrotton fe publiyi que l'avâi onna vatse à veindrè, onna balla dzaille que baillérâi à bon compto âo compteint.

Quand l'agent d'afférès appreind çosse, châotè à tsévau et tracè tsi Pierrotton po férè onna saisie, kâ lo pourro bougro dévessâi mé que ne possédâvè, et n'avâi pas onco pu tot payi. Lo philistin, conteint dè lâi poâi onco accrotsi oquiè, eintrè tot drâi à l'étrablio ein tegneint on mandat à la man, et quand l'a âovai la porta, que vâi-te ?... Onna seille dè campouta à botson découtè la retse, et su lo fond dè cllia seille onna petite vatse ein bou attatchà à n'on lin, et découtè la vatse onna campanna grossa coumeint on capuchon dè pétâiru. Quand lo grattapapâi vâi cé bibi que Pierrotton avâi atsetâ po 5 centimes su on banc dè fâire, et que l'oût recaffâ lo gaillâ que sè tegnâi lo veintro pè la grandze ein guegneint pè lo boreincllio, ye reinfatè lo mandat dein sa catsetta, remontè à tsévau sein pî recllioure la porta et refot lo camp ein maudesseint cllia roûta dè Pierrotton.

Comment l'on va de Lausanne à Vevey à pied, sans se fatiguer.

C'était une radieuse après-midi de février; le ciel n'avait jamais été plus bleu ; dans les prés déjà verts, les primevères et les perce-neiges commençaient à fleurir. Deux amis suivaient gaîment la route de Lausanne à Vevey. L'un, récemment marié, marchait d'un pas déterminé ; l'autre, vieux garçon endurci, avec un fort penchant à l'embonpoint, s'extasiait à chaque pas sur les beautés de la nature, — un prétexte pour s'arrêter toutes les cinq minutes. — Le premier, connaissant la profondeur des sentiments poètiques de son compagnon, ne fut pas la dupe de son enthousiasme. Il lui dit soudain : « Pauvre vieux, jamais tu n'arriveras à Vevey. » — « C'est ce qu'on verra », dit l'autre, en essuyant sournoisement la transpiration qui perlait sur son front.

Il faut vous dire ici que nos promeneurs méditaient depuis cinq ans de se rendre à pied de Lausanne à Vevey. Mille raisons, toutes plus futiles les unes que les autres, les en avaient empêchés jusque-là. En réalité, le vieux garçon, qui commençait à *souffler épais*, renvoyait toujours. Ce jour-là, il avait pourtant dû s'exécuter. Ne l'avait-on pas traité de vieux ramolli ? Son amour-propre en avait été piqué, il s'était donc mis en route. Arrivés au port de Pully, ils se trouvèrent en face d'un écriteau bleu de ciel portant ces mots : *Café de l'Ancre.* « Tiens, dit le vieux garçon, un café ici ; c'est tout nouveau. Allons y prendre un verre sur le pouce, seulement pour voir ce que c'est. »

Quand nos voyageurs virent la blanche maisonnette au bord du lac, quand surtout ils eurent tâté du petit vin blanc, ce petit vin *qui redemande*, ils oublièrent tout. On était si bien dans cette salle proprette, en face des montagnes étincelantes, et le lac était si bleu !

Après le premier litre, on découvrit un jeu de quilles. « Faisons une partie », dit le gros, déjà épris de l'endroit. — Et le vin du cru coulait toujours. Aussi les joueurs ne remarquèrent-ils pas que le soleil rasait le Jura, que les montagnes, rougissantes, s'éteignaient peu à peu; ils n'entendirent pas même un merle, qui, perché sur un arbre voisin, émiettait ses trilles amoureuses.....

« Cinq heures et demie ! s'écria le vieux garçon, en tirant sa montre, pourquoi ne m'as-tu pas averti ; notre course est manquée. » Au fond, il était ravi de la tournure que prenaient les choses.

— « Que va dire ma femme ! gémit le jeune marié, je vais encore arriver trop tard pour le souper ! Mais c'est ta faute, c'est toi qui m'as fait venir ici. »

— Messieurs, fit l'hôte, le bateau va passer dans cinq minutes ; en prenant la ficelle, vous arriverez à Lausanne à six heures.

Le son d'une cloche se fit entendre : La *Mouette* arriva bientôt au débarcadère et emporta nos retardataires, charmés de ne pas *rentrer à pattes*. Sur le pont du bateau, ils faisaient des efforts mutuels pour se persuader l'un à l'autre qu'ils revenaient de Vevey ; à Ouchy, ils n'en doutaient plus !

— « Cette course à pied est une véritable plaisanterie; c'est à peine si je sens mes jambes ! »

— « Quel superbe coucher de soleil sur la Dent du Midi ! »

Malheureusement, un ami, qui passa le lendemain, au café de l'Ancre, apprit l'histoire et s'empressa d'en faire part à ses voisins. Aujourd'hui, les deux héros se rengorgent en racontant, à qui veut les entendre, leur prouesse pédestre. Vous pensez s'il faut se tenir pour garder son sérieux. X.

Le recueil de Zofingue.

La 7me édition du recueil de Zofingne vient de sortir de presse. Ce recueil, qui a tant contribué au développement du chant dans notre canton, et dont la 6me édition était épuisée depuis longtemps, était vivement désiré, car la plupart des morceaux qu'il renferme, quoique étant très connus, sont de ceux qu'on chante toujours avec le même plaisir, le même enthousiaste, et qui doivent se trouver dans le répertoire de toutes nos sociétés de chant. *Le serment des Trois Suisses* ; *le Rhin suisse ; Il est amis une terre sacrée ; Prends tes plus belles mélodies ; A toi nos chants, séjour de nos vieux pères ; l'Helvétienne*, et tant d'autres, sont des morceaux que nul chanteur ne doit ignorer et qu'aucune société ne devrait laisser de côté. Une trentaine de morceaux nouveaux et bien choisis ont en quelque sorte rajeuni le recueil de Zofingue. Ajoutons que la correction des épreuves a été l'objet des plus grands soins et que l'impression typographique en est magnifique. Aussi nous ne doutons pas que ce recueil ne soit bien accueilli par nos sociétés populaires, et ne contribue encore à développer le goût de la bonne musique tout en inculquant à notre jeunesse les sentiments patriotiques et élevés que nos auteurs nationaux ont si bien exprimés dans les morceaux qu'il renferme.

Le prix de l'exemplaire broché est de 2 fr. 25 ; car-

tonné 2 fr. 75 ; relié, toile souple, plaque dorée, 3 fr. 50. — Rabais par douzaine aux sociétés qui s'adresseront directement à l'éditeur, M. Georges Bridel, à Lausanne.

Le dernier des Villaz.

VIII

Rodolphe, étourdi par une chute aussi inattendue, fut quelques minutes avant de reprendre ses sens.

Lorsque la mémoire lui revint, avant même qu'il eût le temps de repasser les faits qui avaient marqué cette triste soirée, une voix retentit au-dessus de sa tête et demanda qui était là.

— De grâce, répondit Rodolphe, hâtez-vous de me secourir, vite, vite, j'étouffe. Ma jambe est prise sous mon cheval.

L'inconnu se pencha sur le bord de la fosse, déroula une corde et la lui tendit.

— Saisissez cette corde, passez-la autour de votre ceinture et tenez-vous ferme.

Rodolphe suivit exactement ces indications.

— J'y suis, dit-il, lorsqu'il eut fini.

L'inconnu tira de toutes ses forces : un cri de joie retentit, et bientôt apparut aux pâles lueurs de la lune la tête échevelée du jeune homme, puis ses épaules, et enfin son corps tout entier.

— Vous êtes seul, lui dit d'un air méfiant le petit homme trapu qui l'avait délivré.

— Je suis seul ; mon cheval, qui serait mieux à l'écurie, est en train de mourir au fond de ce maudit trou. Pauvre bête ! soupira Rodolphe en se penchant sur le bord de la fosse comme pour lui envoyer un dernier adieu.

— Avez-vous beaucoup d'argent sur vous, seigneur chevalier ? insinua d'un ton cauteleux le vilain petit homme. Votre escarcelle, je le vois, ne s'est pas détachée dans votre chute.

En prononçant ce mot d'argent, les yeux de l'inconnu étaient devenus phosphorescents ; il frottait ses mains crochues et rôdait sinistrement autour de Rodolphe, assis par terre, épuisé d'émotions et de fatigue.

— De l'argent ? répondit le jeune homme comme s'il parlait dans un songe, de l'argent ? Tu en veux ? Oui, j'en ai, mon escarcelle en est pleine..... il y en a suffisamment pour te payer le service que tu viens de me rendre.

— Dites la vie que je vous ai sauvée.

— Si tu veux. Ah ! j'ai soif...

— Suivez-moi, je vous donnerai à boire... Votre épée est bien lourde, je la porterai.

— Me prends-tu pour un assassin ou un traître ? dit Rodolphe en le fixant.

— Non, seigneur chevalier... Seulement, il se peut que je m'oublie, je pourrais vous faire mes confidences, et alors vous comprendrez que pour moi « prudence est mère de sûreté. »

Le jeune homme déboucla la courroie à laquelle était suspendue son épée et remit à l'inconnu l'arme unique qu'il portait.

Il voulut se lever, mais ses jambes meurtries s'étaient enflées et refusaient tout service. Le petit homme l'aida. Il était d'une force d'Hercule et porta pour ainsi dire Rodolphe en le soutenant sous les deux bras.

— Je suis tout mouillé, s'écria Rodolphe en passant sa main dans ses cheveux. Il y a de l'eau dans cette fosse.

— Pas une goutte... Vous avez une blessure à la tête... Vous saignez... Nous verrons ça tout à l'heure.

Il entraîna le blessé dans un fourré épais ; pas un rayon de lune ne glissait jusque-là : l'obscurité était complète.

Rodolphe se demandait s'il n'était pas la proie d'un cauchemar horrible.

Tout à coup son guide s'arrêta, lança un coup de pied devant lui, et une lourde porte de bois roula en criant sur ses gonds.

— Entrez, fit l'inconnu en poussant Rodolphe le premier.

Il verrouilla la porte derrière lui, puis, rassemblant un amas de mousse éparse dans un coin de la cabane, il en fit pour son hôte une couche improvisée.

— Etes-vous bien ?

— On pourrait être plus mal... Je souffre d'une soif dévorante et je tremble de froid...

L'inconnu jeta des branches sèches sur le brasier à demi éteint et une belle flamme rouge, pétillante, lança de vives et joyeuses clartés. Il prit ensuite une jarre de bois remplie d'eau et la présenta aux lèvres du blessé qui but avidement.

— Ah ! merci, dit Rodolphe d'une voix moins sourde.

— Maintenant, ajouta le petit homme, examinons la blessure qui vous fait souffrir.

Il amena doucement la tête de Rodolphe vers lui, sépara avec soin les mèches de ses cheveux tout gluants de sang et mit à découvert un large trou, affreux à voir.

— La blessure est profonde, murmura l'inconnu. C'est étrange qu'elle n'ait pas produit un évanouissement complet. Seigneur chevalier, dit-il en élevant le ton, vous pouvez vous vanter d'avoir la tête dure. Par bonheur que j'ai là des plantes dont l'application donne toujours des résultats merveilleux.

En achevant ces mots, le petit homme, qui s'était agenouillé près du blessé, se releva et alla choisir des feuilles étendues sur une planche. A la lueur de la flamme, Rodolphe put enfin examiner le lieu où il se trouvait. Ce lieu n'avait rien de rassurant : c'était une mauvaise et pauvre cabane, ouverte au vent et à la pluie ; les poutres en étaient disjointes et le plafond tendu de toiles d'araignées. Autour de l'âtre étaient rangés des troncs d'arbre en guise d'escabeaux ; dans une encoignure se dressaient des armes, des épieux garnis de fer, des lances ; des loques pendaient, accrochées à une cheville : on eût dit les dépouilles de quelque victime. Le maître de ce triste réduit, occupé à trier ses feuilles médicinales, présentait sa figure de profil, et le feu du foyer l'éclairait de ses rouges reflets : il avait l'air d'un personnage singulièrement sinistre avec ses cheveux noirs et crépus qui recouvraient sa tête comme d'un casque laineux, ses sourcils en broussailles, sous lesquels se cachaient deux yeux étincelants de méchanceté, son nez recourbé en bec d'oiseau de proie, sa bouche qui mordait ses oreilles et son menton terminé en forme de sabot. Ses doigts longs et maigres, aux frétillements de serpent, n'avaient jamais touché un instrument de labour. Ce n'était pas non plus un soldat fugitif ; il n'y avait rien de martial dans cette face cautoleuse et perfide ; ce dos souple n'était pas fait pour porter la massue ou la hallebarde : il devait avoir l'habitude de se plier comme celui d'un animal rampant.

(A suivre.)

La petite Madeleine, à sa mère, en montrant les joues de son petit frère, qui sont fraîches et rouges commes des pommes d'api :

— Regarde donc Paul, maman, on dirait qu'il est tout neuf !

L. Monnet.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.